PREMIÈRE ANNÉE. — N° 11. **Huit pages : CINQ Centimes** Jeudi 27 Novembre 1890.

L'INTRANSIGEANT

ILLUSTRÉ

PARAISSANT
le Jeudi de chaque semaine

LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS { 3 mois..... 1 f. 50 / 6 mois..... 2 f. 25 / Un an..... 4 f. 50
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet
Dans ses succursales de Mâcon Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.

LES DRAMES DE LA MISÈRE. — ASSASSINAT DU GÉNÉRAL RUSSE SÉLIVERSTOFF.

DÉCOUVERTE

La bateau était couvert de monde. La traversée s'annonçant fort belle, les Havraises allaient faire un tour à Trouville.

On détacha les amarres; un dernier coup de sifflet annonça le départ, et, aussitôt, un frémissement secoua le corps entier du navire, tandis qu'on entendait, le long de ses flancs, un bruit d'eau remuée.

Les roues tournèrent quelques secondes, s'arrêtèrent, repartirent doucement; puis le capitaine, debout sur sa passerelle, ayant crié par le porte-voix qui descend dans les profondeurs de la machine : « En route! » elles se mirent à battre la mer avec rapidité.

Nous filions le long de la jetée, couverte de monde, des gens sur le bateau agitaient leurs mouchoirs, comme s'ils partaient pour l'Amérique, et les amis restés à terre répondaient de la même façon.

Le grand soleil de juillet tombait sur les ombrelles rouges, sur les toilettes claires, sur les visages joyeux, sur l'Océan à peine remué par des ondulations. Quand on fut sorti du port, le petit bâtiment fit une courbe rapide, dirigeant son nez pointu sur la côte lointaine entrevue à travers la brume matinale.

A notre gauche s'ouvrait l'embouchure de la Seine, large de vingt kilomètres. De place en place les grosses bouées indiquaient les bancs de sable, et on reconnaissait au loin les eaux douces et bourbeuses du fleuve qui, ne se mêlant point à l'eau salée, dessinaient de grands rubans jaunes à travers l'immense nappe verte et pure de la pleine mer.

J'éprouve, aussitôt que je monte sur un bateau, le besoin de marcher de long en large, comme un marin qui fait le quart. Pourquoi? Je n'en sais rien. Donc je me mis à circuler sur le pont à travers la foule des voyageurs.

Tout à coup, on m'appela. Je me retournai. C'était un de mes vieux amis, Henri Sidoine, que je n'avais point vu depuis dix ans.

Après nous être serré les mains, nous recommençâmes ensemble, en parlant de choses et d'autres, la promenade d'ours en cage que j'accomplissais tout seul auparavant. Et nous regardions, tout en causant, les deux lignes de voyageurs assis sur les deux côtés du pont.

Tout à coup Sidoine prononça avec une véritable expression de rage :

— C'est plein d'Anglais ici! Les sales gens!

C'était plein d'Anglais, en effet. Les hommes debout lorgnaient l'horizon d'un air important qui semblait dire : « C'est nous, les Anglais, qui sommes les maîtres de la mer! Boum, boum! nous voilà! »

Et tous les voiles blancs qui flottaient sur leurs chapeaux blancs avaient l'air des drapeaux de leur suffisance.

Les jeunes misses plates, dont les chaussures aussi rappelaient les constructions navales de leur patrie, serrant en des châles multicolores leur taille droite et leurs bras minces, souriaient vaguement au radieux paysage. Leurs petites têtes, poussées au bout de ces longs corps, portaient des chapeaux anglais d'une forme étrange, et, derrière leurs crânes leurs maigres chevelures enroulées ressemblaient à des couleuvres lofées.

Et les vieilles misses, encore plus grêles, ouvrant au vent leur mâchoire nationale, paraissaient menacer l'espace de leurs dents jaunes et démesurées.

On sentait, en passant près d'elle, une odeur de caoutchouc et d'eau dentifrice.

Sidoine répéta, avec une colère grandissante :

— Les sales gens! On ne pourra donc pas les empêcher de venir en France?

Je demandai en souriant.

— Pourquoi leur en veux-tu? Quant à moi, ils me sont parfaitement indifférents.

Il prononça :.

— Oui, toi, parbleu! Mais moi, j'ai épousé une Anglaise. Voilà.

Je m'arrêtai pour lui rire au nez.

— Ah! diable. Conte-moi ça. Et elle te rend donc très malheureux?

Il haussa les épaules :

— Non, pas précisément :

— Alors... elle te... elle te... trompe?

— Malheureusement non. Ça me ferait une cause de divorce et j'en serasi débarrassé.

— Alors je ne comprends pas!

— Tu ne comprends pas? Ça ne m'étonne point. Eh bien, elle a tout simplement appris le français, pas autre chose! Écoute :

Je n'avais pas le moindre désir de me marier, quand je vins passer l'été à Étretat, voici deux ans. Rien de plus dangereux que les villes d'eaux. On ne se figure pas combien les fillettes y sont à leur avantage. Paris sied aux femmes et la campagne aux jeunes filles.

Les promenades à âne, les bains du matin, les déjeuners sur l'herbe, autant de pièges à mariage Et, vraiment, il n'y a rien de plus gentil qu'une enfant de dix-huit ans qui court à travers un champ ou qui ramasse des fleurs le long d'un chemin.

Je fis la connaissance d'une famille anglaise descendue au même hôtel que moi.

Le père ressemblait aux hommes que tu vois là, et la mère à toute les Anglaises.

Il y avait deux fils, de ces garçons tout en os, qui jouent du matin au soir à des jeux violents, avec des balles, des massues ou des raquettes; puis deux filles, l'aînée, une sèche, encore une anglaise de boîte à conserves; la cadette, une merveille. Une blonde, ou plutôt une blondine avec une tête venue du ciel. Quand elles se mettent à être jolies les coquines, elles sont divines. Celle-là avait des yeux bleus, de ces yeux bleus qui semblent contenir toute la poésie, tout le rêve, toute l'espérance, tout le bonheur du monde.

Quel horizon ça vous ouvre dans les songes infinis, deux yeux de femme comme ceux-là! Comme ça répond bien à l'attente éternelle et confuse de notre cœur.

Il faut dire aussi que, nous autres Français, nous adorons les étrangères. Aussitôt que nous rencontrons une Russe, une Italienne, une Suédoise, une Espagnole ou une Anglaise un peu jolie, nous en tombons amoureux instantanément. Tout ce qui vient du dehors nous enthousiasme, drap pour culottes, chapeaux, gants, fusils et... femmes. Nous avons tort, cependant.

Mais je crois que ce qui nous séduit le plus dans les exotiques, c'est leur défaut de prononciation. Aussitôt qu'une femme parle mal notre langue, elle est charmante; si elle fait une faute de français par mot, elle est exquise, et si elle baragouine d'une façon tout à fait inintelligible, elle devient irrésistible.

Tu ne te figures pas comme c'est gentil d'entendre dire à une mignonne bouche rose : « J'aimé bôcoup la gigotte. »

Ma petite Anglaise Kate parlait une langue invraisemblable. Je n'y comprennais rien dans les premiers jours, tant elle inventait de mots inattendus; puis je devins, absolument amoureux de cet argot comique et gai.

Tous les termes estropiés, bizarres, ridicules, prenaient sur ses lèvres un charme délicieux; et nous avions, le soir, sur la terrasse du Casino, de longues conversations qui ressemblaient à des énigmes parlées.

Je l'épousai! Je l'aimais follement comme on peut aimer un Rêve. Car les vrais amants n'adorent jamais qu'un rêve qui a pris une forme de femme.

Te rappelles-tu les admirables vers de Louis Bouilhet :

Tu n'a jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur

Eh bien, mon cher, le seul tort que j'ai eu, ç'a été de donner à ma femme un professeur de français.

Tant qu'elle a martyrisé le dictionnaire et supplicié la grammaire, je l'ai chérie.

Nos causeries étaient simples. Elles me révélaient la grâce surprenante de son être, l'élégance incomparable de son geste; elles me la montraient comme un merveilleux bijou parlant, une poupée de chair faite pour le baiser, sachant énumérer à peu près ce qu'elle aimait, pousser des exclamations bizarres, et exprimer d'une façon coquette, à force d'être incompréhensible et imprévue des émotions ou des sensations peu compliquées.

Elle ressemblait bien aux jolis jouets qui disent « papa » et « maman », en prononçant — Baâba — et Baâmban.

Aurais-je pu croire que...

Elle parle, à présent... Elle parle... mal... très mal... Elle fait tout autant de fautes... Mais on la comprend... oui, je la comprends... je sais... je la connais...

J'ai ouvert ma poupée pour regarder dedans... j'ai vu. Et il faut causer, mon cher!

Ah! tu ne les connais pas, toi, les opinions, les idées, les théories d'une jeune Anglaise bien élevée, à laquelle je ne peux rien reprocher, et qui me répète, du matin au soir, toutes les phrases d'un dictionnaire de la conversation à l'usage des pensionnats de jeunes personnes.

Tu as vu ces surprises du cotillon, ces jolis papiers dorés qui renferment d'exécrables bonbons. J'en avais une. Je l'ai déchirée, J'ai voulu manger le dedans et suis resté tellement dégoûté que j'ai des haut-le-cœur, à présent, rien qu'en apercevant une de ses compatriotes.

J'ai épousé un perroquet à qui une vieille institutrice anglaise aurait enseigné le français : comprends-tu ?

. . . . . .

Le port de Trouville montrait maintenant ses jetées de bois couvertes de monde.

Je dis :

— Où est ta femme?

Il prononça :

— Je l'ai ramenée à Étretat.

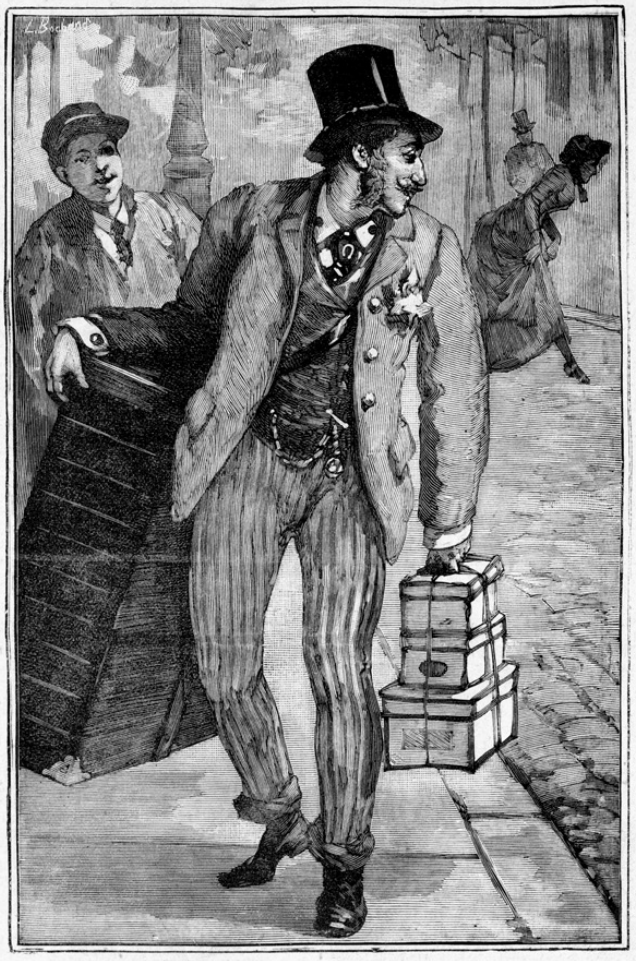
— Et toi, où vas-tu ?

— Moi ? moi je vais me distraire à Trouville.

Puis après un silence, il ajouta :

— Tu ne te figures pas comme ça peut être bête quelquefois, une femme.

GUY de MAUPASSANT.



LES DEPRAVÉS, par HENRI ROCHEFORT.

LE RUYSDAËL

Je suivais la rue Drouot me dirigeant vers les boulevards quand, en face de l'Hôtel-des Ventes, je fus bousculé par un monsieur qui marchait très vite et qui, un peu étourdi du choc, se confondit en excuses. Je levai les yeux sur lui, en même temps il me regarda et l'un et l'autre nous nous mîmes à rire. C'était un de mes plus vieux camarades: un brave garçon qui se donne un mal énorme pour gagner sa vie, et qui dépense dans des travaux obscurs un talent remarquable.

— Pardonnez-moi, cher ami, me dit-il, je suis très pressé, je vais à l'Hôtel des Ventes.

— Est-ce que vous achetez des objets d'art? lui demandai-je en plaisantant. — Ma foi non, pas habituellement. Cependant aujourd'hui je guette un tableau... Mais je vous en prie, ne me retenez pas... J'ai peur que la vente soit commencée... Si vous n'avez rien à faire, venez avec moi... vous verrez cette toile : c'est un chef-d'œuvre!

Il poussa la double porte battante, escalada le grand escalier, et par les galeries encombrées de marchands et d'amateurs, dans une chaleur lourde et puante, il me conduisit à la salle n° 7. Là, au fond, accroché au milieu de vieilles étoffes, surmonté d'une cuirasse rouillée, il me montra, avec un soupir de soulagement, un grand tableau de l'École hollandaise, représentant un château situé sur le bord d'un étang, et me dit d'un ton confidentiel : « C'est un Ruysdaël! » Je regardai plus attentivement le tableau; il me parut assez joliment peint. L'eau était transparente, une barque, montée par des pêcheurs, filait le long de la berge. Les nuages gris étaient légers et couraient vivement dans le ciel. Le château et les arbres qui l'ombrageaient avaient poussé au noir.

— C'est un Ruysdaël! reprit mon ami; personne ne s'en doute; les experts n'y connaissent rien, et les marchands sont des ânes. Voyez le Catalogue. Le commissaire-priseur a annoncé : « Un tableau École hollandaise; » c'est ce qui va me sauver. Je l'aurai! Il ne montera pas à plus de trois cents francs.

J'ai pu me procurer cette somme, à grand' peine. Mais je l'ai !

La vente commençait. Le commissaire-priseur, un grand jeune homme brun, très correctement vêtu de noir, les favoris en côtelettes, la raie au-dessus de l'oreille et les cheveux ramenés savamment sur le haut du crâne, venait de frapper légèrement sur le bureau avec son marteau d'ivoire, en disant d'une voix nerveuse : « Nous commençons, messieurs. On vend une console Louis XVI en bois doré; il y a marchand à... »

***

Mon camarade profita des premières enchères mises sur des objets qui l'intéressaient fort peu, pour me conter l'histoire de son Ruysdaël, ou prétendu tel. C'était un tableau qui avait été confié à son père, par un ami obligé de partir pour les colonies. Le voyageur avait voulu conserver ce paysage. Il comptait le retrouver à son retour.

Retenu loin de France par des spéculations importantes, il avait donné de temps en temps de ses nouvelles. Mais depuis vingt ans, il n'était pas revenu.

Mon camarade, lui, avait toujours vu le Ruysdaël dans la salle à manger de famille. Il avait été élevé devant. Son père le lui expliquait, et lui en démontrait les beautés. Ces braves gens en étaient arrivés à force de le regarder par y découvrir des merveilles. Pour eux il n'y avait pas de doute que ce fut un chef-d'œuvre. Armé d'une loupe, le père avait bien souvent examiné tous les coins de la toile pour voir s'il ne trouverait pas une signature ou tout au moins un monogramme. Il frottait doucement le vernis avec son pouce, et s'écarquillait les yeux à regarder dans la pâte. Rien! Mais c'était bien inutile : le tableau était signé dans la facture merveilleuse qui révélait la main d'un maître.

Mon camarade, étant petit garçon, restait des heures entières en contemplation devant le Ruysdaël. Il respirait la bise qui poussait les nuages gris dans le ciel profond, il voyait remuer les eaux de l'étang agitées par les rames. Le pêcheur, vêtu de rouge qui dirigeait le bateau, était un ami avec lequel il s'entretenait. Il rêvait en face des larges fenêtres du château. Heureux s'il eut pu, comme le diable boiteux, soulever la toiture d'ardoises brillantes de la demeure seigneuriale et en distinguer les maîtres. Ce tableau familier était toute une partie de son doux passé. Mille souvenirs le rattachaient à cette toile, il l'aimait d'une tendresse d'enfance.

Il avait conservé le précieux dépôt. Il l'avait accroché dans son pauvre logis qu'il éclairait de son rayonnement. Au bas du tableau, il avait placé sa table de travail, et quand, las d'écrire, il se reposait, il n'avait qu'à lever la tête pour voir la toile tout à son aise. Il n'allait jamais à la campagne. A quoi bon chercher de l'espace, de la verdure et des ombrages? N'avait-il pas le Ruysdaël avec son paysage délicieux, ses gazons toujours frais, et ses grands arbres aux ramures sombres? C'était pour lui comme une échappée sur un horizon merveilleux que cette toile dans sa bordure noire à perles d'or. Il lui semblait qu'il venait d'ouvrir sa fenêtre, et que le paysage rêvé était appa-